

Lady Rodolphe Churchill consacre de curieuses pages au rôle de la femme anglaise pendant la guerre. « Vous sentez, si cela était nécessaire, dit-elle aux femmes, que vous porteriez la même robe jusqu'à ce que la guerre ait pris fin, pareilles en cela à cette Isabelle d'Autriche qui, pendant le siège d'Ostende, fit le serment hardi de ne pas changer de linge jusqu'à ce que la ville fût prise. »

L'exemple d'Isabelle est bon à rappeler pour entretenir l'ardeur patriotique dans le cœur des citoyennes. Mais qu'elles ne s'avisent pas de l'imiter. Les manifestations de l'héroïsme varient avec les siècles. Il se trouverait tout de suite aujourd'hui un comité d'hygiène pour protester contre le port de la chemise Isabelle.

§

Style militaire. — Le langage des communiqués militaires émaillé de néologismes a plus d'une fois déjà fait l'étonnement des lettrés. Après tout, pourquoi n'y aurait-il pas un langage militaire, comme il y a un langage de vénerie ou un langage héraldique ? Les soldats en seraient les premiers instruits naturellement, et les civils trouveraient dans son étude, parfois ardue, l'occupation de longues veillées. Sans compter que cette étude peut prêter à de curieuses recherches. C'est ainsi que l'expression : *tendre une inondation*, que l'on a remarquée dans les communiqués militaires, n'est pas du tout un néologisme, comme beaucoup de personnes pourraient le croire, ni une déformation de la langue dans le genre de cette *situation inchangée* que nous lûmes quotidiennement pendant des mois et qui d'ailleurs a subitement cessé d'orner les communiqués. Et cependant on la chercherait en vain dans les dictionnaires, soit au verbe *tendre*, soit au substantif *inondation*. Car l'expression *tendre une inondation* est très française et très ancienne. En effet, l'article 36 du titre 1^{er} de la loi du 8 juillet 1791 sur les places de guerre et postes militaires commence par ces mots : « Lorsqu'une place sera en état de guerre, les inondations qui servent à sa défense ne pourront être tendues ou mises à sec sans un ordre exprès du Roi. » Messieurs les rédacteurs militaires reprennent les grandes traditions.

§

Musique et Théâtre français en Allemagne. — Nous recevons cette lettre de M. Henry Gauthier-Villars (Willy) :

Cher Vallette,

Dans son remarquable article, Marnold énumère les œuvres musicales françaises actuellement jouées en Allemagne. A sa liste, on peut ajouter quelques noms encore.

Avec *Carmen* et *Mignon*, qu'il a citées, le *Faust* de Gounod constitue la trilogie le plus souvent représentée chez nos ennemis.

Le 23 décembre 1915, les mélomanes de Cassel ont applaudi *Fra Diavolo*, brigand suranné.

Il ne faut pas s'étonner de voir affichés *Orphée aux Enfers* et *la Belle Hélène*, puisque Offenbach, auteur de cette musiquette « burlesque », était allemand (comme Meyerbeer, de qui l'on donne parfois *les Huguenots*). En revanche, je n'ai pas appris sans surprise qu'à Berlin-Charlottenbourg on avait monté *la Fille du Régiment*, alors que ce machin italo-français fut jugé trop dangereux par la censure fédérale pour être autorisé à Bâle.

Truly yours.

H. GAUTHIER-VILLARS (WILLY).

P. S. — Le public germanique avale moins aisément les œuvres françaises quand elles ne sont point enrobées de musique. Pourtant, *le Gendre de Monsieur Poirier* vient de réussir à Vienne. Quant à Molière on ne l'abandonne pas : à Darmstadt, *les Femmes Savantes* et *le Malade imaginaire* sont représentés avec solennité et écoutés avec componction. A Berlin, j'ai vu officier dans *Don Juan* le célèbre Bassermann ; il sue l'ennui.

§

Un impôt sur les Chats. — Dans la ville de Guben un impôt sur les chats vient d'être établi. Ce n'est pas à seule fin, comme on pourrait le croire justement, d'enrichir le Trésor. Mais grâce à la pullulation des chats, les oiseaux ont presque disparu de la région. C'est grand dommage. Au surplus le nouvel impôt de 10 mark rapportera 10.000 mark, ce qui n'est pas négligeable en temps de guerre. En Prusse, les villes de Galitz et Seidenberg prélèvent déjà cet impôt. Dans le royaume de Saxe, cinq villes l'ont introduit.

§

La Guerre et les Femmes. — A Lezey, en Alsace, on vient d'engager une femme comme sergent de ville. C'est une jeune fille qui fut choisie parmi plusieurs concurrentes briguant la suppléance du sergent de ville actuellement sur le front. On assure qu'elle remplit parfaitement son emploi, joignant la fermeté à la douceur. Comme elle possède un visage agréable et une taille svelte, nul ne songe à lui donner le sobriquet de certain ruminant bien connu des Parisiens.

Les femmes se seront décidément montrées capables de tout pendant la guerre. Les voici qui s'entraînent à un métier pour lequel elles ne semblaient guère désignées : Berlin a depuis deux mois des femmes *wattmen*. Une douzaine de femmes assurent le service du tramway « Grand Berlinois ». Jusqu'à ce jour, elles ont desservi les lignes les moins fréquentées et les parcours où il y a un minimum de trafic. Elles ont fait preuve de sang-froid et d'adresse, satisfait l'Administration et, ce qui est plus difficile, les voyageurs.

§

Les Travaux de l'Académie. — L'Académie française est mal en point. Sept de ses membres sont morts, quatre n'ont point été encore reçus et, ne pouvant assister aux séances, sont actuellement comme s'ils n'étaient pas ; cinq autres, des hommes politiques : MM. Poincaré, Deschanel, Ribot, de Freycinet, Denys Cochin — sont occupés ailleurs ; enfin cinq encore : Monseigneur Duchesne, MM. Anatole France, Loti, Aicard, Rostand, sont éloignés de Paris. L'Académie en est réduite à ne compter que dix-neuf membres disponibles. Que faire avec dix-neuf membres, en cette année de guerre, où les actes d'héroïsme et de dévouement se multiplient, qu'il faut récompenser selon le vœu des donateurs après les avoir étudiés et classés équitablement ? Sans compter le fameux travail du Dictionnaire qui continue, et la lecture des nombreuses œuvres littéraires inspirées par la guerre et souvent plus pleines de bons sentiments que de réel talent. . .

Or, pour assumer une telle responsabilité et réaliser une telle besogne, ils sont dix-neuf à peine, car, sur ces dix-neuf, plusieurs, retenus par des œuvres de guerre, ont manqué pendant des mois aux séances. L'Académie avoue être dans l'impossibilité de remplir toute sa mission.